Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 37 (1904)

Heft: 4

Artikel: Quelques réflexions au sujet de l'article de M. Berthoud

Autor: Vuilleumier, H.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379761

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES
RÉFLEXIONS AU SUJET DE L'ARTICLE DE M. BERTHOUD

PAR

H. VUILLEUMIER

La question soulevée dans les pages qui précèdent, pour n'être pas d'importance majeure, n'en offre pas moins un réel intérêt. M. le missionnaire Henri Berthoud a mis le doigt sur quelques difficultés, moins graves peut-être qu'il ne pense, mais qui ne laissent pas que de causer un certain embarras au lecteur attentif de l'histoire patriarcale. Et si la solution qu'il propose, quelque intéressante et ingénieuse qu'elle soit, n'est peut-être pas destinée à gagner l'assentiment durable de ceux-là même qu'elle aura pu séduire au premier abord, elle mérite cependant d'être prise en sérieuse considération. Nous essayerons à notre tour d'examiner la question posée et de l'élucider pour autant que le permettent les moyens d'information qui sont à notre portée dans la retraite alpestre où nous écrivons ces pages.

Ce qui fait l'originalité de l'étude qu'on vient de lire, c'est que son auteur renverse en quelque sorte les termes du problème. Jusqu'ici on avait considéré comme indiscutable l'identité du חָרָן des patriarches hébreux et de la ville bien connue de *Harran* (avec *H* dur, le *Harrânou* des inscriptions assyriennes, le Κάῤῥαι des Grecs), située au SE. d'Edesse, « de l'autre côté, » c'est-à-dire à l'Est de l'Euphrate, sur la rive gauche du Bélikh, l'un des affluents de ce fleuve. C'est là,

dans le territoire de cette antique métropole de la Mésopotamie proprement dite, que se seraient arrêtés Thérakh, Abraham et Lot venant d'Our-Kasdîm (Gen. XI, 31); de là qu'Abraham, quittant sa parenté, serait parti à l'appel de Dieu pour se diriger avec Lot vers Canaan (XII, 1 sqq.); là que le majordome du patriarche serait allé chercher femme, dans la famille de Nakhor, pour le fils de son maître (XXIV, cp. XXV, 20); là que Jacob aurait été envoyé par sa mère Rebecca, pour fuir la colère de son frère Esaü (XXVII, 43-45, cp. XXVIII, 10; XXIX, 2-14), ou par son père Isaac, pour aller épouser une de ses cousines araméennes (XXVIII, 1-5); de là, enfin, que le même Jacob, vingt ans plus tard, se serait enfui loin de Laban, avec famille et troupeaux, pour regagner son pays natal (XXXI, 17 sqq).

Ce qui, en revanche, passait pour être sujet à controverse, c'était l'exacte situation d'*Our-Kasdîm*, la ville ou le pays d'où Thérakh était parti avec sa tribu (XI, 31, cp. XV, 7; Néh. IX, 7) et où, avant cette émigration, serait né et mort Haran (avec *H* doux), le père de Lot (XI, 28). Les avis sur ce point étaient très partagés. Et ce qui compliquait encore le débat, c'est qu'à la question d'Our-Kasdîm venait se mêler celle relative à *Arpakshad*, l'ancêtre supposé, c'est-à-dire en réalité le lieu d'origine ou le siège primitif de celle des branches de Sem qui, au dire des généalogies de la Genèse (X, 21 sqq.; XI, 10-26) a donné naissance au rameau des Thérakhites. Tandis que les uns, conformément à la légende juive (livres de Judith, des Jubilés, de la Sibylle) et au sens géographique ordinaire du mot *Kasdîm* = Chaldéens, optaient pour la Babylonie, d'autres savants croyaient au contraire devoir placer *Our* beaucoup plus au Nord, en Arménie ou en Mésopotamie, par conséquent au NE. ou à l'E. de Harran. Depuis quelque trente ans cette seconde opinion a vu ses actions baisser de plus en plus, à cause des inscriptions découvertes dans les ruines d'El-Moukaïyar (El-Mougheïr) dans la Babylonie méridionale, trouvailles qui démontrent que cet emplacement, non loin de la rive droite du Bas-Euphrate, était celui d'une antique cité royale du nom d'*Ourou*.

M. Berthoud considère l'identité de cet Ourou et de l'Our-Kasdîm de la Genèse comme un fait acquis à la science. C'était là, dit-il, la « véritable patrie de Thérakh. » De ce fait il croit devoir conclure que l'identification traditionnelle du *Charan* des patriarches avec le *Harran*[1] de la Mésopotamie septentrionale est devenue « insoutenable, » vu *l'écart énorme que ce Harran* mésopotamien *fait faire au voyage de Thérakh* partant d'Our-Kasdîm « pour se rendre au pays de Canaan » (Gen. XI, 31). A cette raison première viennent s'en ajouter deux autres: c'est d'abord qu'à moins de prêter à Jacob un *tour de force* absolument invraisemblable, on ne peut admettre que le patriarche n'ait mis que *dix jours* (XXXI, 21-23; cp. XXX, 36) à franchir avec toute sa tribu la distance d'environ 600 km., en ligne droite, entre le Harran de Paddan-Aram, c'est-à-dire (d'après l'interprétation ordinaire) de Mésopotamie, et la montagne de Galaad; et ensuite, qu'on ne comprend pas la mention de cette *montagne de Galaad* comme but du voyage de Jacob s'enfuyant de chez Laban pour regagner la Palestine (XXXI, 21), si son point de départ avait été réellement situé au nord du Liban et de l'Hermon, au delà non seulement de Damas, mais de Hamath. Pour ces divers motifs « il faut chercher ailleurs » le véritable Charan des récits génésiaques.

Suivant alors une piste qui lui semble indiquée par Gen. XXIX, 1, où il est dit que Jacob s'en alla *au pays des fils de l'Orient*, M. Berthoud estime qu'au lieu d'aller chercher la ville de Nakhor et de Laban du côté du Nord, à l'intérieur du coude occidental de l'Euphrate, il faut la chercher à l'Est, *sur les confins de Canaan, entre ce pays et le désert de Syrie* ou d'Arabie, et par conséquent en deçà de l'Euphrate. Et il croit l'avoir trouvée dans la ville, appelée aujourd'hui *Haran-el-Awâmîd*, qui est à 24 km. ESE. de Damas, au bord de la vaste lagune où débouche la rivière de l'Abana[2]. C'est donc

[1] La distinction orthographique que M. Berthoud établit entre les deux noms est commode pour la clarté de la discussion; philologiquement parlant, elle n'a pas de raison d'être.

[2] Elle est marquée dans les petites cartes de l'ancien pays de Canaan que renferment les éditions anglaises de la Bible Segond.

là, « sur une route directe, battue, entre la Basse-Chaldée et Canaan, » que Thérakh se serait arrêté dans sa marche et que, « après quelques années de séjour, » Abram aurait « songé à reprendre le voyage interrompu, » laissant derrière lui Thérakh et la famille de Nakhor. C'est cette partie méridionale de l'Aramée qui, à cause de sa « fertilité, » aurait reçu le nom de *Paddan-Aram* (Gen. XXV, 20 et ailleurs); elle aussi qui serait désignée (XXIV, 10) par le terme d'*Aram-Naharayîm*, à cause des « deux rivières » voisines, l'Abana et le Parpar. C'est cette rivière-ci, le *Parpar* (et non l'Euphrate), que Jacob aurait franchie pour se diriger ensuite vers le mont de Galaad (XXXI, 21). Pour couvrir les 130 km. qui l'en séparaient, il ne lui fallait pas plus de dix jours de marche.

Avant d'aborder la discussion de cette thèse assurément peu banale, et dans l'intérêt même de cette discussion, il y a lieu, nous semble-t-il, de s'entendre sur quelques points préliminaires.

Et d'abord, ne vaudrait-il pas mieux laisser hors de cause « l'honnêteté de Thérakh et de son récit ? » C'est toujours chose risquée que de poser un dilemme comme celui qui se trouve formulé au début de l'étude de M. Berthoud. A l'entendre il semblerait qu'il n'y ait en présence, dans la question débattue, que *Thérakh* d'une part, et *les exégètes* de l'autre; que ce soit nécessairement ou celui-là ou ceux-ci qui se soient trompés. Serait-il vrai que *tertium non datur?* On voudra bien sans doute nous accorder que ce *tertium* existe et que ce sont les récits mêmes de la Genèse, ces récits dont Thérakh et ses descendants sont, non pas les auteurs, mais les objets[1]. A supposer donc qu'il se rencontrât une « méprise » géographique ou topographique dans les paroles ou dans les faits et gestes de tel ou tel des patriarches, qu'il s'agisse de Thérakh ou de Jacob, la faute n'en retomberait nécessaire-

[1] A propos de Gen. XXXI, 17 sqq., M. Berthoud s'exprime de façon à faire croire que c'est Jacob en personne qui « parle, » c'est-à-dire qui est l'auteur du récit.

ment ni sur lui ni sur « les exégètes, » mais pourrait fort bien être le fait de l'un ou de l'autre des *narrateurs* israélites qui, dans la suite des âges, ont recueilli et mis par écrit les traditions, relatives aux migrations des patriarches, qui avaient cours de leur temps et dans leur milieu respectif.

Nous disons « des narrateurs » au pluriel, et M. Berthoud lui-même, à en juger par la page où il discute le sens des termes géographiques d'Aram-Naharayim et de Paddan-Aram, en distingue au moins deux : l'*élohiste* et le *jahviste,* celui-ci étant postérieur à celui-là. Dans la phase actuelle de la critique du Pentateuque on s'accorde unanimement, en ce qui concerne la Genèse, à distinguer non plus deux, mais trois sources principales, et celui des deux élohistes qui emploie de préférence le terme de Paddan-Aram, à savoir l'élohiste dit sacerdotal (source *P*), est considéré, très généralement aussi, comme étant non pas antérieur, mais postérieur soit au jahviste (*J*) soit à l'autre élohiste, dit théocratique ou prophétique (*E*). Mais quoi qu'il en soit de cette question d'âge, pour la pleine intelligence et la juste appréciation des différents récits il y a tout avantage à se rendre un compte exact de leur composition littéraire et de la provenance de leurs éléments. Et il est réjouissant de constater qu'en ce qui concerne cette distinction ou ce triage des sources, un accord de plus en plus complet tend à s'établir entre commentateurs, à quelque bord ou tendance qu'ils appartiennent. A ce point de vue il eût été préférable, au lieu de grouper les passages d'après les trois patriarches, de les grouper selon les trois sources d'où ils ont été tirés. Pour la question qui nous occupe il n'est pas indifférent, par exemple, de savoir que si le passage d'après lequel la ville de Nakhor était située dans *Aram-Naharayim* (XXIV, 10) provient de *J*, si ceux où la même région est désignée par le terme de *Paddan-Aram* (XXV, 20; XXVIII, 2, 5, 6, 7; XXXI, 18[b]; XXXIII, 18; cp. XXXV, 9, 26; XLVI, 15; XLVIII, 7 où on lit Paddan tout court), sont tirés de *P*, c'est à *E* qu'il faut attribuer selon toute probabilité le passage (XXIX, 1) où il est dit que Jacob par-

tant de Béthel « se mit en marche (mot à mot: leva ses pieds) pour aller *au pays des Bené-Qèdem.* »

Mais ce n'est pas seulement par de semblables différences de terminologie que les sources se distinguent les unes des autres. Bien d'autres traits, dont plusieurs d'une plus grande portée, servent à les différencier. Si, pour ne citer qu'un exemple, M. Berthoud avait bien voulu porter son attention de ce côté-là, il ne se fût sans doute pas exprimé comme il le fait au sujet du départ d'Abram pour Canaan, à savoir que, « après quelques années de séjour » à Charan, « *Abram songe à reprendre le voyage interrompu.* » En s'exprimant de la sorte, il fait allusion à XI, 31, où il est dit que Thérakh et les siens, y compris Abram, *sortirent* d'Our-Kasdîm *pour aller au pays de Canaan* et que, chemin faisant, ils s'arrêtèrent à Charan. Mais il n'a pas pris garde que les v. 1 à 4ᵃ du chap. XII ne proviennent pas de la même source que XI, 31-32 et XII, 4ᵇ et 5. Ces deux derniers fragments se rattachent au récit de *P*, tandis que les premiers versets du chap. XII, de même que les v. 6 à 9, appartiennent à *J*. D'après *P* (XI, 31 ; XII, 5) il semble bien que, dans la pensée de *Thérakh lui-même*, le terme final de son exode d'Our dût être le pays de Canaan[1]. Mais telle n'est pas la conception de *J*. Selon lui (voir XV, 7) *Iahvé*, en faisant sortir Abram d'Our-Kasdîm, avait sans doute par devers soi le dessein de lui donner en possession le pays alors occupé par les Cananéens, mais Abram, lui, n'en savait rien. En effet, il « songe » si peu à « reprendre » un « voyage interrompu, » qu'il ne faut rien de moins qu'une révélation, un ordre spécial de Iahvé pour lui suggérer l'idée et la volonté de s'arracher à son pays, à sa parenté, à sa maison paternelle (XII, 1, 4ᵃ). Et ce sacrifice, — il n'en est pas de plus dur pour un homme de l'antique Orient, — est doublement un acte de foi de sa part, puisqu'il s'agit de partir pour où? Pour *un pays qu'il*

[1] Surtout si, avec les LXX et la Vulgate, au lieu de וַיֵּצְאוּ אִתָּם, *ils sortirent avec eux* (et non « ensemble », comme traduit Segond), on lit וַיֹּצֵא אֹתָם, *il les fit sortir.*

ignore, un pays que son Dieu *lui indiquera* plus tard. Ce n'est qu'après y être entré[1], après l'avoir parcouru jusqu'au lieu sacré de Sichem, qu'il a une vision par laquelle, enfin, Iahvé lui révèle que c'est ce pays-là qui est destiné à sa postérité plus encore qu'à lui-même (XII, 6-7). Ainsi donc, ce qui est présenté par *P* comme ayant été le *but* prémédité des émigrants d'Our-Kasdîm, devait être selon *J* le *résultat*, non prévu par les hommes mais providentiel, de leur exode. Il résulte de là que, si l'argument tiré de l'erreur géographique que Thérakh et les siens auraient commise en allant « échouer à Harran d'Osroène » alors que, sortant d'Our-Kasdîm, leur dessein était de se diriger vers le pays de Canaan, peut éventuellement être invoqué à propos de l'une des sources du « récit génésiaque, » il ne porte pas coup en ce qui concerne les autres versions.

Ceci nous amène à notre dernière remarque préliminaire et nous servira de transition à la discussion de la question elle-même. Avec M. Berthoud nous sommes tout disposé à admettre l'identité d'Our-Kasdîm et d'Ourou dans la Basse-Chaldée et le fait que, *à un moment donné*, c'est là qu'étaient établis les ancêtres des Hébreux de Palestine. Mais il ne faut pas se dissimuler que le problème est assez complexe. Il subsiste plus d'un point d'interrogation que nos textes bibliques suggèrent et auquel ces mêmes textes ne permettent pas de répondre d'une façon vraiment décisive. Nous ne pouvons pas songer à entrer ici dans le fond de ce débat qui nous éloignerait trop de notre sujet spécial. Il suffira de relever brièvement deux ou trois de ces points. Le narrateur *P* fait aborder Noé tout au Nord, sur les montagnes d'*Ararat* (VIII, 4), et, à en juger par certains des noms qui figurent dans sa liste des descendants de Sem par Arpakshad (XI, 10-26), celui d'Héber entre autres, il fixe dans la *Mésopotamie septentrionale* la patrie des ancêtres de Thérakh et d'Abram. Comment, alors, se fait-il que le même Thérakh et sa famille se trouvent subitement transplantés par lui (XI, 31) au pays des Kasdîm

[1] Notez que selon *E* (Gen. XX, 13) Elohim l'avait « fait errer çà et là en sortant de la maison de son père. »

(*Kaldou*) dans la *Babylonie méridionale*, pour ensuite réémigrer du côté du NO? — Thérakh et ses fils, on vient de le voir, sont censés descendre de Sem par *Arpakshad*; ce qui n'empêche pas que le nakhorite Laban et déjà son père Bethouël sont qualifiés d'*Araméens*, non seulement par *E* (XXXI, 20-24), mais par *P* (XXV, 20; XXVIII, 5), et que dans le Deutéronome (XXVI, 5) le père du peuple d'Israël, l'abrahamide Jacob lui-même, est appelé un Araméen. — Nous avons constaté tout à l'heure que, selon *J*, la terre où est situé Harran était la « patrie » d'Abraham et de toute sa parenté, « le pays de sa naissance » (Gen. XII, 1; XXIV, 4, 7, 38, 40[1]); ce qui se concilie difficilement avec l'idée qu'il n'aurait fait dans ce pays-là qu'un séjour passager et que son vrai chez-soi aurait été un Our sud-babylonien. — Tels sont quelques-uns des motifs pour lesquels, aujourd'hui encore, en dépit des découvertes des assyriologues à El-Moukaïyar, des exégètes très autorisés[2] persistent à chercher l'Our de Thérakh et d'Abraham beaucoup plus au nord, dans un pays de Kasdîm *araméens*, différents des *Kaldou* de la Basse-Babylonie (cf. Gen. XXII, 22, où *Kèsed* figure comme l'un des fils de Nakhor et de Milka; Job. I, 17; 2 Rois XXIX, 2). Il n'était pas superflu de rappeler ces choses afin de montrer que le point de départ, pour ne pas dire le principal point d'appui, de la thèse de M. Berthoud n'est pas encore aussi fixe et incontesté qu'on pourrait le croire. Après quoi, nous reconnaissons volontiers que l'identification adoptée par lui est la plus vraisemblable dans l'état actuel de nos connaissances. Mais, une fois admise, cette base est-elle assez solide, même soutenue par les deux étais que l'on sait, pour porter le poids des conclusions que nous avons maintenant à discuter?

[1] Voir aussi Jos. XXIV, 2 (*E*), où il est dit que c'est « de l'autre côté du Fleuve » que les ancêtres d'Israël ont habité non seulement « anciennement » (Segond), mais « de tout temps » (מֵעוֹלָם).

[2] Voir entre autres, dans le *Handkommentar zum Alten Testament* de Nowack, le très remarquable commentaire de Hermann Gunkel, de Berlin, sur la Genèse (Göttingen 1901), pag. 115.

Est-il vrai que l'identification du *Charan* de Thérakh avec le *Harran* de la Mésopotamie septentrionale soit devenue « insoutenable » du moment qu'on admet l'identité d'Our-Kasdîm et de l'Ourou de la Basse-Chaldée ?

M. Berthoud trouve inconcevable qu'aucun exégète n'ait été jusqu'ici frappé du « patent désaccord » qu'il y aurait entre l'intention de se rendre des rives du Bas-Euphrate au pays de Canaan et le fait de suivre une route qui « tourne le dos à Canaan » pour aboutir « en droite ligne à la mer Noire ! » Si nos souvenirs ne nous trompent, il n'est guère de commentateur moderne qui ne constate ce que M. Berthoud appelle l'écart énorme, ce que d'autres nomment le vaste détour, voire même le « circuit gigantesque » (*der riesige Bogen*), que fait la route suivie par Thérakh et les siens. Mais il est très vrai que jusqu'ici aucun ne s'était avisé de juger la chose incroyable, étant donné — pour parler avec l'auteur allemand qui s'est servi de l'expression citée[1] — que « pour qui voulait se rendre au pays de Canaan, c'est par là que passait la route accoutumée des caravanes venant de Babylonie. » Les assyriologues nous apprennent que *harrânou* veut dire *chemin* et qu'il est à supposer que la localité en question devait son nom à l'importance commerciale et stratégique de sa situation. C'est là que la principale voie de communication entre le Tigre et l'Euphrate, entre Ninive et Karkemîsh, se rencontrait avec la route de Damas[2]. M. Berthoud a par conséquent raison de dire que ce qu'on peut tirer du texte *P* de Gen. XI, 31 ; XII, 5, c'est que « selon toute vraisemblance Charan se trouvait *sur une route... battue* entre la Basse-Chaldée et Canaan. » Mais le qualificatif *directe* dont il fait précéder le participe « battue, » il l'a ajouté *de suo*, tout comme un peu plus loin, quand parlant du départ d'Eliézer pour la ville de Nakhor (XXIV, 10), il lit entre les lignes que le vieux serviteur y alla « sans hésitation *ni détour.* » Il n'a

[1] Alfred Jeremias, *Das Alte Testament im Lichte des Alten Orients.* (Leipzig 1904) p. 184, cp. 181.

[2] Voir S. R. Driver, *The book of Genesis* (Westminster Commentaries) Londres 1904, p. 141 sq. — Jeremias, ouvr. cité, p. 182.

pas réfléchi qu'un simple regard jeté sur la première carte venue ne suffit pas toujours pour trancher des questions de « voies et chaussées. »

Le fait est qu'il ressort de certaines données fournies par l'Ancien Testament lui-même [1] que les déserts inhospitaliers qui s'étendent entre la Palestine et le bassin de l'Euphrate dans son cours inférieur, obligeaient de tout temps caravanes et armées à faire cet immense contour. Témoin entre autres cette mention réitérée de *Ribla*, dans le pays de Hamath, comme étape et résidence des quartiers-généraux sur la route des armées allant de Palestine en Babylonie et vice-versa (2 Rois XXIII, 33; XXV, 6-20 sq.; cp. Jér. LII, 9-11, 26 sq.). Témoin les trois mois et demi qu'il a fallu à Esdras et à ses compagnons de route pour se rendre de Babylone — ou, plus exactement, du fleuve ou canal qui coule vers Ahava — à Jérusalem (Esdr. VII, 8-9, cp. VIII, 31-32). Témoin aussi les miracles de transformation physique du grand désert de Syrie que le Deutéro-Esaïe jugeait nécessaires, et qu'il attendait de la toute-puissance de Iahvé et de son fidèle amour pour son peuple captif, afin que celui-ci, sous les auspices de Cyrus, pût rentrer dans ses foyers par le plus court chemin, en suivant une route sûre et commode, à travers un pays boisé et bien arrosé (Es. XL, 3, 4; XLI, 18 sq; XLII, 16; XLIII, 19 sq [2]; XLVIII, 20, 21; XLIX, 9-11; cp. Es. XXXV).

On ne voit pas dès lors pourquoi Thérakh et les siens n'auraient pas pu suivre l'itinéraire accoutumé sans encourir pour cela le reproche d'être peu ferrés sur la géographie et sans s'exposer au risque de dévier du côté de la mer Noire. Il est d'autant plus probable qu'ils auront pris ce chemin ordinaire que, au travers de la forme naïve d'une histoire *familiale* qu'ont revêtue les récits traditionnels concernant

[1] Il est regrettable que M. Berthoud s'en soit tenu presqu'exclusivement aux textes de la Genèse.

[2] Voir en particulier le v. 19 : « Voici (c'est Iahvé qui parle) je vais faire *une chose nouvelle....* Je mettrai *un chemin dans le désert* et des fleuves dans la solitude. » Il n'y avait donc pas, jusqu'alors, de route « directe » pour le traverser.

les patriarches, on voit transparaître assez clairement qu'il s'agissait en réalité de la *migration de véritables tribus,* et que ces tribus voyageuses devaient préférer les voies battues quoiqu'indirectes.

Ajoutons à ces considérations que, au dire des connaisseurs de l'antiquité babylonienne, il existait de vieille date des relations plus ou moins étroites entre les deux cités d'*Ourou* et de *Harrânou*, non seulement au point de vue commercial, mais encore et surtout au point de vue religieux. Elles étaient les sièges principaux, l'une au Midi, l'autre au Nord, du culte de *Sin*, le dieu de la lune, l'astre voyageur ou « migrateur » par excellence. Dans la métropole mésopotamienne, ce dieu portait le nom local de *Bel-Harrân.* « Ce n'est sans doute pas chose fortuite, dit le pasteur assyriologue de Leipzig que nous citions tout à l'heure, que la migration des Thérakhites soit allée d'abord, de la cité lunaire d'Our, à la cité lunaire de Harran[1] ». Comment, à ce propos, ne pas se rappeler ce que nous lisons au chap. XXIV du livre de Josué (*E*), que *les ancêtres d'Israël,* Thérakh, le père d'Abraham et de Nakhor, qui habitaient de l'autre côté du Fleuve, *servaient d'autres dieux?* (v. 2. 14 sq.). Le principal de ces dieux, autres que Iahvé, pourrait bien avoir été le Bel-Harran, et peut-être est-il permis, sans donner dans le travers du panbabylonisme qui flaire partout des « motifs » mythologiques, de voir une influence de l'astrolâtrie ancestrale dans les noms de Sara (= *Sharratou*, la moitié féminine du Sin de Harran), de Milka, fille d'Haran et femme de Nakhor (= *Malkatou*, nom harranien d'Ishtar, la fille du dieu de la Lune), de Laban (cp. le mot poétique hébreu *lebânâ* pour la lune)[2], sinon dans celui d'Abram ou d'Abraham lui-même[3].

[1] Jeremias, ouvr. cité, p. 209.

[2] Gunkel, commentaire cité, p. 149.

[3] Jeremias, ouvrage cité, p. 183: Ab-ram, « le Père est élevé, » c'est-à-dire Sin, en tant que *abou ilâni* (Père des dieux) est élevé ; ou bien Abraham, « Père du tumulte, » c'est-à-dire Sin en tant que *qarid ilâni* (héros guerrier parmi les dieux) cp. p. 211. Le même auteur voit aussi dans le nom du *Sinaï*, qui déjà avant Moïse était un sanctuaire du Dieu des peuplades hébraïques, une réminiscence babylonienne (p. 179).

C'est dans ce milieu ethnique — au double sens, national et religieux, de ce mot — que Iahvé, le futur Dieu d'Israël, « a pris Abraham *de l'autre côté du fleuve* pour lui faire parcourir le pays de Canaan » (Jos. XXIV, 3). « De l'autre côté du fleuve, » dans ce contexte, ne peut guère signifier autre chose que « de l'autre côté de l'*Euphrate*, » dans le pays d'origine des *Bené-Héber*, des gens d'au-delà (Gen. X, 21 ; cp. XI, 14-17 ; XIV, 13). Il est dès lors infiniment probable qu'ailleurs encore, lorsqu'à propos de Charan, la ville de Nakhor (et de Laban), il est question d'un « fleuve » à traverser, ou plutôt *du* fleuve (avec l'article), comme c'est le cas dans Gen. XXXI 21, le lecteur israélite n'aura pas longtemps hésité sur le sens à attacher à ces mots : *eth-hannâhâr*. Ce ne pouvait être que « le grand fleuve de l'Euphrate » (Gen. XV, 18 ; Deut. I, 7 ; Jos. I, 4 ; cp. Es. VIII, 7), le fleuve par excellence[1], celui qui plus tard servait aussi à marquer la limite idéale du territoire israélite du côté de l'Orient (voir, outre les passages de la Gen. du Deut. et de Jos. que nous venons de citer : Ex. XXIII, 31 ; Deut. XI, 24, ainsi que 1 Rois IV, 21 ; Zach. IX, 10 ; Ps. LXXII, 8).

En lisant les récits de *J*, le même lecteur n'aura pas non plus été indécis au sujet de la région de l'Aramée que ce narrateur désigne (Gen. XXIV, 10) par le nom d'*Aram-naharayim*. Contrairement à l'opinion de M. Berthoud, qui suppose que pour *J* ce nom désignait « l'Aramée tout entière sans spécifier d'avantage, » n'est-il pas à priori plus naturel de penser qu'il servait précisément à spécifier qu'il ne s'agit ni d'*Aram-Dammèseq* (2 Sam. VIII, 5), ni d'*Aram-Çôbâ*, ou d'*Aram-Beth-Rekhôb* (2 Sam. X, 6), mais de telle autre partie de l'Aramée, la même que *P* a coutume de désigner par le terme (peut-être moins étendu) de *Paddan-Aram?* En araméen *paddân* veut dire un joug, en assyrien *padânou* un champ (comp. le *sedé Aram*, campagne d'Aram, d'Osée XII, 13), en arabe le mot correspondant signifie une paire de bœufs attelés à la charrue. Il est donc probable que le mot

[1] Les auteurs de la Revision de la Bible Anglaise ont fait imprimer avec raison, dans ces cas-là, *the River* avec une majuscule.

signifiait à l'origine un espace de terrain qu'une paire de bœufs peut labourer dans un temps donné, et que l'expression géographique de Paddan-Aram désignait proprement une région de l'Aramée réputée pour ses champs de blé. Or cette région, où faut-il la chercher? D'après ce qui précède il n'est pas téméraire de supposer que ce doit être « de l'autre côté du Fleuve. » Cette présomption se trouve confirmée par le fait que les géographes arabes parlent d'un *Tell Faddân* qu'on a retrouvé en effet à 16 km. à l'ouest de Harran[1].

Nous sommes ramenés à la même région de l'Aramée par le terme d'*Aram-Naharayim*. Cela résulte déjà du fait que ce terme est employé comme un équivalent de celui de Paddan-Aram, mais ressort en outre, avec toute la clarté désirable, de Deut. XXIII, 4, où il est fait allusion à l'histoire de Balaam, que les Moabites avaient « fait venir de Pethor en Aram-Naharayim » pour qu'il maudisse Israël (comp. Nomb. XXII, 5 « Pethor sur le fleuve »). Or Pethor, cela ne peut pas faire de doute[2], est le *Pitrou* des inscriptions cunéiformes, lequel était situé en Mésopotamie, non pas, il est vrai, sur l'Euphrate lui-même, mais sur un de ses affluents, le Sagour. M. Berthoud admet bien que le nom d'Aram-Naharayim a pu désigner la Mésopotamie, mais il suppose qu'il lui a été appliqué « postérieurement » (à qui? ou à quoi?). Mais, bien loin d'être une dénomination postérieure, il se rencontre déjà dans des inscriptions égyptiennes sous la forme *Nahariná* et, qui plus est, au quinzième siècle avant l'ère chrétienne, dans les fameuses lettres de Tell-el-Amarna sous la forme *Nahrima*, pour désigner le territoire situé au NE. de la Cœlésyrie, sur le cours supérieur de l'Euphrate, des deux côtés de ce fleuve[3].

[1] Voir les commentaires de Holzinger (*Kurzer Hand Commentar* de K. Marti) de Gunkel et surtout de Driver ad Gen. XXV, 20.

[2] Quoi qu'en dise Jeremias, ouvr. cité p. 278, qui va chercher cette localité sur les bords du « ruisseau d'Egypte, » à la frontière SO. de la Judée! Il n'a pris garde ni à Deut. XXIII, 4, ni à Nomb. XXIII, 7, où Balaam, dans le premier de ses mashals, dit expressément: « Balak m'a fait venir d'*Aram*. »

[3] On a conclu de là, peut-être avec raison, que *naharayim* n'est pas un duel, comme on l'avait tout naturellement admis jusqu'ici, mais que la terminaison

De l'étude que nous venons de faire jusqu'ici il nous paraît résulter que M. Berthoud n'a pas été heureusement inspiré en suivant la piste que lui semblait indiquer Gen. XXIX, 1 *E* : « Jacob se mit en marche pour aller *au pays des fils de l'Orient.* » Au lieu d'être « meilleure » que celle qu'avaient suivie jusqu'ici les exégètes et, avec eux, les géographes et les historiens, cette piste pourrait bien l'avoir engagé dans une impasse. Déjà au point de vue de la méthode il n'était peut-être pas très prudent, voulant déterminer le sens de dénominations relativement précises, se rapportant à une *certaine* région de l'Aramée, d'avoir recours à une expression aussi indéterminée que celle de « pays des Orientaux. » C'est bien à son sujet qu'on pourrait être tenté, avec plus de raison qu'à propos de l'emploi que *J* aurait fait du terme d'Aram-Naharayim, de soupçonner que le narrateur *E*, « ne sachant plus où placer Paddan-Aram, » aurait préféré employer cette expression imprécise de *arçâ Bené-Qèdem*. Mais encore, que peut-on tirer de cette indication ?

Il est certain que le terme en question comprend habituellement les tribus arabes et araméennes demeurant à l'E. et au NE. de la Palestine. A la rigueur on pourrait en conclure avec quelques commentateurs que, selon *E*, le lieu qui servait de résidence à Laban au moment où Jacob se réfugia auprès de lui, n'était plus la ville de Nakhor en Mésopotamie ; que, s'étant détaché à son tour des Nakhorites de Harran, il était venu avec son clan s'établir en deçà de l'Euphrate, dans une contrée moins éloignée du pays de Canaan. Ce narrateur aurait alors suivi une tradition qui offrait à cet égard une variante par rapport à celle que représentent *J* et *P*. En soi, il n'y aurait rien là de bien surprenant. Mais 1° cela n'infirmerait en quoi que ce soit le fait que le Harran de Thérakh, d'Abraham et de Nakhor, de Bethouël et de Rebecca était situé en Mésopotamie ; d'autant moins que selon *E* lui-même (Jos. XXIV), d'accord sur ce point avec les deux autres nar-

ayim a le sens dit « locatif, » comme dans *Ephrayim*, *Yeroushalayim*, etc. Aram-Naharayim serait alors, non pas l'Aramée *des 2 fleuves*, mais comme qui dirait l'Aramée *fluviale*. Voir entre autres le commentaire de Holzinger et la dernière édition du Lexique de Gesenius par F. Buhl.

rateurs, les pères d'Israël habitaient de temps immémorial au delà du Fleuve. 2° Il n'est pas impossible que l'expression de « pays des fils de l'Orient » soit prise tout simplement au sens large, d'après lequel elle peut embrasser le NE. aussi bien que l'Est ou le SE. Rien d'élastique comme ces termes servant à désigner les points cardinaux. Pas n'est besoin de rappeler qu'un « vent d'orient » ne vient pas toujours mathématiquement de l'Est, ni de se prévaloir d'un texte tel que Esaïe XLI, 25 où Iahvé, parlant de Cyrus, dit: « Je l'ai suscité du *nord,* et il est venu ; de l'*orient,* il invoquera mon nom. » Un exemple plus topique nous est fourni par ce mashal de Balaam (Nomb. XXIII, 7) auquel nous avons déjà eu l'occasion de faire appel: « Balak, dit le voyant, m'a fait descendre d'*Aram*, le roi de Moab m'a fait venir des monts *de l'Orient*, » et pourtant il venait de Pethor en Aram-naharayim, c'est-à-dire en Mésopotamie[1] !

Nous voilà bien loin de Haran-el-Awâmîd dans l'*Aramée damascène,* et de la lagune d'el-Atébé, et des rivières d'Abana et de Parpar, ces deux « fleuves de Damas, » comme les appelle Naaman le Syrien (2 Rois V, 12). Les patriarches auront passé sans doute à plus d'une reprise par Damas, la principale étape de l'une des grandes routes allant de l'Euphrate en Canaan et en Egypte. Il s'en est même conservé un vestige dans le texte d'ailleurs inintelligible de Gen. XV, 2ᵇ, que Segond a rendu à tout hasard par: « et l'héritier de ma maison, c'est Eliézer de Damas[2], » sans parler de la légende que Jo-

[1] Il est presque superflu, après cela, d'en appeler au fait que l'une au moins des grandes tribus de Bené-Qèdem, celle de *Shouakh*, « frère » de Madian (Gen. XXV, 2) pourrait bien être identique au « pays de *Soukhou*, » situé selon les inscriptions cunéiformes un peu au S. de Harran, non loin de la jonction du Bélikh et de l'Euphrate (v. Driver, ouvr. cité, p. 240). Remarquez d'autre part que les tribus qui, au dire de *J* (Gen. XXII, 20-24), sont issues de Nakhor le transeuphratien, habitaient ou hantaient, en partie du moins, des contrées à l'E. et au NE. de Canaan, fort rapprochées par conséquent des territoires occupés par les Bené-Qèdem par excellence, ceux qui étaient censés descendre d'Abraham par Qetoura (XXV, 1-6 *J*).

[2] Le texte tel quel porte ceci : « et le fils de *mèsheq* (? la possession?) de ma maison, c'est Damas (d') Eliézer. »

sèphe rapporte dans ses *Antiquités* d'après Nicolas Damascène. S'il faut s'étonner d'une chose, dans le cas où le Charan de la Genèse aurait été situé à si peu de distance de Damas, c'est qu'à l'exception de ce membre de phrase énigmatique, on ne discerne nulle part la moindre allusion à la proximité d'une cité de cette importance, si bien connue des Israélites à qui s'adressaient en première ligne les narrateurs et rédacteurs de la Genèse. Ce qui est certain, c'est que dans le reste de l'Ancien Testament il n'est jamais question de ce Haran voisin de Damas.

Dans les trois ou quatre passages où l'on voit reparaître le nom de *Harran*, c'est toujours de la ville mésopotamienne qu'il s'agit. Ainsi dans 1 Chron. V. 26, où il est parlé des contrées vers lesquelles Tiglat-Piléser déporta les gens de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé[1] ; dans 2 Rois XIX, 12 cp. Es. XXXVII, 12, où le roi d'Assyrie (Sankhérib), dans son message à Ezékias, se plait à énumérer les « nations » que ses pères avaient subjuguées ; dans Ez. XXVII, 23, où Harran est nommé parmi les villes et les peuples qui trafiquaient avec Tyr. La mention simultanée, dans ces passages, du Khabôr, le fleuve de Gozan[2], de Rèceph, du pays d'Eden ne laisse pas subsister de doute à cet égard : il s'agit toujours de localités situées dans la région de l'Euphrate supérieur. Et quand le Deutéro-Esaïe fait dire à Iahvé : Mais toi, Israël, mon serviteur, Jacob, que j'ai choisi, race d'Abraham mon ami ; toi que j'ai pris au bout du monde, que j'ai appelé d'une contrée lontaine, mot-à-mot : « des flancs de la terre » (Es. XLI, 8, 9), il ne pensait certainement pas à la contrée de Haran *près Damas*, laquelle n'était au bout du monde ni au point de vue d'un Juif demeurant en Babylonie ni — et encore moins — en partant du point de vue palestinien.

[1] Dans ce passage, au lieu de חרא que porte le T. M., il faut lire avec les LXX חרן (voir Jeremias, ouvr. cité, p. 325).

[2] Le principal des affluents septentrionaux de l'Euphrate, le *Chaboras* des Grecs ; cp. 2 Rois XVII, 6 ; XVIII, 11. Ne pas confondre (comme l'a fait Segond dans une de ses notes géographiques) avec le *Kebar* d'Ez. I, 1 etc., qui était un des canaux du Bas-Euphrate près de Nippour, au SE. de Babel.

Ceux qui auront eu la patience de nous suivre jusqu'ici jugeront-ils encore que « c'est *le nom d'Aram-des-deux-rivières* qui constitue en réalité *le seul argument* sur lequel peut encore *en apparence* s'étayer l'opinion qui place Charan en Osroène ? » Nous nous permettons d'en douter et, si nous en jugeons par nous-même, leur conviction que le *Charan* de la Genèse et « le *Harran* des commentateurs » ne font qu'un et que *le fleuve* à traverser par ceux qui y vont ou qui en viennent est bien *l'Euphrate*, ne sera guère ébranlée par les objections qu'il nous reste à examiner.

L'une de ces objections, celle que M. Berthoud fait valoir en dernier lieu, ne nous arrêtera pas longtemps. Aussi bien lui-même la présente-t-il plutôt sous la forme d'une demande d'explication. Nous voulons parler de l'expression dont le diacre Etienne (ou celui qui a reproduit son discours) se sert au commencement du chap. VII du livre des Actes, quand il dit que le Dieu de gloire apparut à Abraham *lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il s'établît à Charan* (v. 2). La solution la plus simple, lorsqu'on rapproche ces mots de ceux qui leur font suite, consiste à dire qu'il y a là une confusion entre la Mésopotamie et *le pays des Chaldéens* (v. 4). Mais comme, dans sa revue historique, Etienne s'écarte sur plus d'un point de l'ancienne narration biblique pour suivre la tradition juive postérieure, il ne serait pas impossible que, dans le passage en question, il se fût fait l'écho de quelque légende ayant cours dans le judaïsme de son temps. Il se trouve, en effet, que dans une prétendue *Apocalypse d'Abraham* (éditée par Bonwetsch dans le 1er fascicule des « Studien zur Geschichte der Theologie und Kirche ») il est parlé d'un premier voyage qu'Abraham aurait fait à *Fandana*, c'est-à-dire sans doute à Paddan (-Aram), et qui aurait été, pense-t-on, un voyage de « propagande religieuse[1]. » Mais pareille légende, — elle semble avoir eu pour but d'interpréter de façon édifiante ces mots de Gen. XII, 5: « et les *âmes* (c'est-à-dire en réalité les personnes = esclaves, cp. XXXVI, 6) qu'ils avaient acquises (dans le sens de *gagnées !*) à Charan, » —

[1] Voir Jeremias, ouvr. cité, p. 210, et son article *Mesopotamien* dans la 3e édition de la « Real-Encyklopaedie » de Herzog-Hauck.

peut-elle prétendre à une valeur historique quelconque? En a-t-elle plus que l'haggada bien connue d'après laquelle Abraham se serait échappé du feu (*our*) des Chaldéens et aurait enduré des persécutions de la part de Nemrod[1]?

Quant à la mention qui est faite dans Gen. XXXI, 21 de la *montagne de Galaad*, nous avouons ne pas comprendre la force de l'argument que M. Berthoud croit pouvoir en tirer. S'enfuyant de chez Laban avec tout ce qui lui appartenait, Jacob se leva, raconte *J*, il traversa *le* fleuve, et « tourna sa face vers la montagne de Galaad, » c'est-à-dire qu'il prit la direction du pays montagneux de ce nom (comp. Deut. III, 12). « Si, dit à ce propos M. Berthoud, Jacob était parti du Harran du Nord, au lieu de parler du mont de Galaad, il (mettons : le narrateur) aurait parlé de l'Hermon ou du Liban, ou mieux encore de Damas ou de Hamath qui étaient les deux villes importantes intermédiaires entre l'Osroène et Canaan, représentant les deux routes principales allant de ce Harran à Sichem. » On ne voit pas, en vérité, pourquoi, dans le cas supposé, *J* aurait dû faire cela. Il n'était pas tenu, ici plus qu'ailleurs, d'entrer dans le détail de l'itinéraire suivi par les voyageurs, de parler des hautes sommités ou des grandes villes qu'ils devaient trouver sur leur chemin. Il lui suffisait de relever le fait qu'après avoir franchi le fleuve, c'est-à-dire l'Euphrate, le patriarche en fuite *prit* à un moment donné *la direction* des monts de Galaad. Cette marche vers Galaad n'exclut d'ailleurs en aucune façon le passage préalable par Hamath ou par Damas. Si le narrateur lui fait prendre cette direction-là, c'est apparemment parce qu'une des routes tendant de Damas au Jourdain, — ce même Jourdain que Jacob avait franchi tout seul vingt ans auparavant (XXXII, 10), — passait par les monts de Galaad. Mais il avait pour cela une autre raison encore, qui pourrait bien avoir été sa raison principale : c'est que la tradition populaire qu'il

[1] Il est à remarquer que le discours d'Etienne s'écarte aussi, au v. 4, de la chronologie de Gen. XI, 32 cp. v. 26 et XII, 4.b. D'après lui, Abraham serait resté à Charan *jusqu'après la mort de son père*, tandis que d'après le texte hébreu et les LXX, Thérakh aurait *vécu encore 60 ans* après l'exode d'Abraham. La version des Actes s'accorde avec le texte du Pentateuque samaritain.

reproduit dans son récit faisait remonter à ce voyage de Jacob et à la convention solennelle de Jacob avec Laban l'origine de ce nom même de *Galaad:* גִּלְעָד expliqué par גַּל עֵד, « monceau servant de témoin » (XXXI, 46-48), ainsi que la détermination, sous la sauvegarde du Dieu de Nakhor et du Dieu d'Abraham, de la future limite entre le territoire araméen et le territoire israélite (*ibid.* v. 51-53[a]). Il n'y a là rien qui ne se puisse concilier avec la venue de Jacob du Harran d'au delà du Fleuve. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'au v. 21 le nom de Galaad est employé par prolepse: « la montagne de Galaad, » au lieu de: la montagne qui allait recevoir ce nom.

Reste le « tour de force » que le narrateur impute à Jacob et à sa tribu en leur faisant *franchir en dix jours la distance de plus de 500 km.* qui sépare des monts de Galaad le Harran de Paddan-Aram ou d'Aram-Naharayim. Ici nous abondons dans le sens de M. Berthoud. Il est bien évident qu'il était matériellement impossible de faire ce voyage, même au pas de course, en un temps aussi limité. Inutile de dire que les exégètes ont depuis longtemps remarqué la chose et que, pour lever la difficulté, ils ont recouru à divers moyens plus ou moins plausibles. On a d'abord la ressource de supposer qu'il y a quelque erreur dans le texte, que les chiffres des jours, par exemple, ont subi une altération. Cette ressource est assez précaire; c'est un expédient qui n'a trouvé en somme que peu de faveur. Si les versets en question (XXXI, 21-23) provenaient de la source *E*, on pourrait, en les rapprochant de XXIX, 1 (Jacob partant pour le pays des Orientaux), admettre que Laban, ayant abandonné les environs de Harran, habitait plus près de la Palestine, en un lieu d'où il pouvait aisément rejoindre les fuyards en 7 journées de marche, malgré l'avance de 3 jours qu'ils avaient sur lui. C'est le parti qu'a pris Dillmann dans son excellent commentaire et vers lequel paraît incliner Holzinger[1]. On voit que cette solution n'est pas sans rapport avec l'hypothèse de M. Ber-

[1] Il est vrai que, dans ce cas-là, on est obligé d'admettre aussi que les mots: *et il traversa le fleuve* (v. 21) sont une glose rédactionnelle ou proviennent d'une autre source. Car il n'est pas venu à l'esprit de ces exégètes que *le* fleuve puisse signifier autre chose que l'Euphrate.

thoud. Seulement, elle se rapporte exclusivement à la demeure de *Laban* et n'essaye pas de spécifier où était situé le « pays » (XXXI, 13) ou le « lieu » (*ibid.* v. 55) en question. Mais les versets dont il s'agit ne proviennent pas de *E*. Comme l'a démontré Gunkel dans sa magistrale analyse critique des sources de ce chap. XXXI, ils font partie intégrante du récit de *J*. Or il n'est pas douteux que, selon la tradition reproduite par ce narrateur, Laban, « fils de Nakhor, » habitait encore à Harran à l'époque où Jacob vint se réfugier auprès de lui (XXVII, 43 ; XXVIII, 10 ; XXIX, 4-6, 13 sq). Cela étant, il ne reste qu'une seule explication possible, c'est que l'auteur israélite du neuvième siècle de qui provient cette version de l'histoire du retour de Jacob en Canaan, ne se rendait pas exactement compte des distances à parcourir[1]. Et comment s'en étonner? Il ne parlait pas *de visu* et ne connaissait que par une tradition séculaire, restée longtemps orale, les histoires qu'il raconte avec le charme et la couleur que l'on sait. Il s'est servi des chiffres sacramentels 3 et 7 comme ailleurs (XXIV, 55) il parle d'une dizaine de jours, comme d'autres emploient ça et là le chiffre conventionnel de 40 jours et 40 nuits, sans y attacher une importance en quelque sorte documentaire.

Nous laissons à nos lecteurs le soin de décider si l'objection fondée sur cette méprise vénielle de l'un des trois auteurs mis à contribution pour la rédaction du livre de la Genèse, est d'une « gravité » suffisante pour contrebalancer, à elle seule, le poids des raisons qui nous paraissent militer en faveur du Harran traditionnel. Il ne nous reste plus, en terminant, qu'à féliciter chaleureusement M. H. Berthoud de ce que, au milieu de son activité missionnaire, il sait trouver du temps à consacrer à des travaux de cette nature, et à le remercier de l'occasion qu'il nous a fournie d'étudier ce sujet de plus près.

[1] Ainsi en jugent aussi Gunkel et Driver, *ad loc.*

Cergnat (Ormonts), juillet 1904.